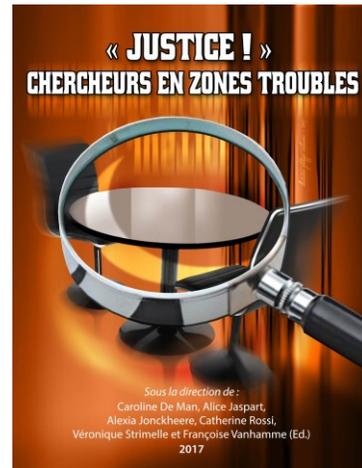


Chapitre I.

A l'épreuve d'une analyse en groupe : quand des chercheurs deviennent participants



*par Caroline De Man,
Alice Jaspard
et Alexia Jonckheere*

Résumé

Le présent chapitre analyse la façon selon laquelle des chercheurs en criminologie ont mobilisé et adapté la méthode d'analyse en groupe, durant un séminaire de trois jours, pour interroger les tensions et les conflits rencontrés dans leur travail scientifique. Il s'appuie en particulier sur une analyse du vécu des chercheurs au cours de cette expérience pour proposer quelques points d'attention relatifs aux personnes qui sont invitées à participer à des dispositifs d'enquête dans le cadre de la recherche scientifique.

MOTS-CLES : analyse en groupe, vécu des participants, soin aux participants.

Abstract

The present chapter analyses the way researchers in criminology mobilized and adapted the method of group analysis during a three-day seminar to question the tensions and conflicts met in their scientific work. It specifically leans on an analysis of what the researchers experienced during this experiment to propose some points of attention concerning people who are invited to take part in investigation devices within the framework of scientific research.

KEYWORDS : group analysis, participants experience, care for participants.

La présente contribution s'appuie sur la production collective de la MAG menée dans le cadre du troisième séminaire « de Malte » qui s'est tenu à Lisbonne du 5 au 9 juillet 2014. Pour plus de précisions à ce sujet, voyez dans cet ouvrage : C. De Man, A. Jaspard, A. Jonckheere, C. Rossi, V. Strimelle et F. Vanhamme, « Introduction »

INTRODUCTION

« Et si, cette fois, on faisait une analyse en groupe ? » C'est l'idée suivie par le comité d'organisation du troisième séminaire « maltais » qui s'est tenu à Lisbonne en juillet 2014, dans la continuité des deux précédentes rencontres, organisées l'une à Malte sur les modèles de justice et la socialité vindicatoire (Vanhamme, 2011) et l'autre à Marche-en-Famenne (Belgique) sur les principes fondateurs de justice et du sens de la vie collective (Jaspard, Smeets, Strimelle et Vanhamme., 2014). Ces deux rencontres avaient permis à une quinzaine de chercheurs de prendre classiquement la parole tour à tour pour présenter leurs travaux, des temps de discussion ayant été prévus pour rapprocher les propos et faire ressortir les nœuds de savoirs. « Construire ensemble » est bel et bien au cœur des objectifs « maltais ». Dès lors, la méthode d'analyse en groupe - « MAG » - (Van Campenhoudt, Chaumont et Franssen, 2005) paraissait particulièrement intéressante pour poursuivre un objectif de « co-construction », en ayant l'avantage de proposer un dispositif méthodologique déjà bien rodé, avec un timing adapté au temps de rencontre (trois jours), permettant en outre l'économie d'importantes préparations individuelles. L'idée était enfin particulièrement stimulante sur le plan méthodologique : des chercheurs allaient devenir, durant trois jours, *participants* d'une analyse en groupe.

La MAG, initiée par M. Mercier du Département de psychologie de l'Université de Namur (Mercier, 1981) et expérimentée de longue date par L. Van Campenhoudt et ses collaborateurs du Centre d'études sociologiques de l'Université Saint-Louis - Bruxelles, mise sur les compétences des acteurs directement concernés par une problématique. Non plus objets d'étude ou seuls fournisseurs d'informations comme dans beaucoup de recherches en sciences sociales, les acteurs sont ici associés aux chercheurs pour comprendre et produire ensemble un savoir sur le phénomène social qui les rassemble. Comme le soulignent les concepteurs de la méthode :

La compétence pratique des acteurs est irremplaçable. Si leur point de vue ne représente pas la vérité, il est des vérités qu'ils sont les seuls à pouvoir dire (Van Campenhoudt et collab., 2005, 37).

Comme nous avons pour projet d'interroger les tensions et les conflits éprouvés dans la recherche scientifique, nous avons considéré qu'une telle méthode rencontrait pertinemment notre volonté de construction collective.

Ce premier chapitre poursuit deux objectifs. D'une part, il vise à décrire l'analyse en groupe telle qu'elle s'est déroulée à Lisbonne afin de contextualiser les connaissances qui y ont été produites et qui seront traitées au fil des autres chapitres du présent ouvrage. D'autre part, il propose un questionnement sur le cadrage qu'opère une méthode de recherche telle que l'analyse en groupe, d'une façon relativement inédite puisqu'il s'agit d'interroger le vécu de ceux et celles qui y ont participé.

A Lisbonne, endosser un rôle de participant a constitué une découverte particulière. En effet, au terme de l'expérience collective, un constat, bien que nuancé, était partagé : les chercheurs-participants se sont sentis éprouvés, voire malmenés, par la méthode. Ce constat nous ¹ invite aujourd'hui à une réflexion renouvelée sur la place et le soin à accorder aux participants d'une analyse en groupe, et plus généralement aux enquêtés auprès desquels nous menons des recherches qualitatives.

Pour déployer notre propos, nous expliciterons, dans un premier temps, « la méthode adaptée », à savoir la méthode théorique d'analyse en groupe au regard des adaptations opérées dans le cadre du séminaire de Lisbonne. Dans un second temps, nous reviendrons sur la méthode telle que vécue collectivement, « trois jours d'expériences intenses » du fait de travailler sur notre propre vécu et des tensions entourant l'application de la méthode auprès d'un(e) ² « gang » de chercheurs peu dociles. En prenant appui sur l'inconfort ressenti et explicité dans ce second point, nous dégagerons, dans un troisième temps, quelques enseignements relatifs au soin à apporter aux enquêtés dans des dispositifs d'enquête similaires.

1. DE LA MÉTHODE ADAPTÉE

D'après différentes présentations (Van Campenhoudt, Franssen et Cantelli, 2009 ; Mercier et De Muelenaere, 2007 ; Van Campenhoudt et collab., 2005 ; Réseau MAG asbl, s.d.), la méthode d'analyse en groupe a la particularité de miser sur les compétences pratiques mais aussi analytiques et réflexives des acteurs directement concernés par une problématique. C'est pourquoi la méthode part de la narration de situations concrètes directement vécues - « les récits » - par les participants, ces derniers étant associés à tout le processus d'analyse et aiguillés par une petite équipe de chercheurs. Ainsi, la méthode est envisagée comme un cheminement progressif de discussion et de production collective de connaissances. Pour mener celui-ci à bien et permettre à la fois l'égalité morale entre les participants et leur « coopération conflictuelle », elle prend appui sur une succession d'étapes méthodologiques précises ainsi que sur des règles procédurales rigoureuses d'organisation des échanges.

Afin de planter le décor du séminaire de Lisbonne, nous allons, dans ce premier point, présenter la composition du groupe (a) puis les étapes de la méthode (b). Pour chaque point, nous présenterons les principes et enjeux enseignés par les concepteurs de la méthode et les adaptations introduites.

a. De la composition du groupe : se mettre à table entre chercheurs

Concrètement, la MAG vise à réunir durant plusieurs séances, voire plusieurs jours, de dix à quinze **participants** environ. S'il s'agit de rompre avec des techniques de type « interview de groupe » (Réseau MAG asbl, s.d.) où des chercheurs soumettent les participants à leurs questions, une petite équipe de

chercheurs est néanmoins présente, chargée de la mise en œuvre et du respect de la méthode. Cette équipe se compose généralement *a minima* d'un **animateur** et d'un **rapporteur**. Le premier veille au bon déroulement de la méthode et à l'accompagnement des participants en ce sens : il explique les étapes et veille à ce que chacun s'y retrouve, il s'assure du respect de la procédure et des règles de courtoisie, il est aussi attentif à la dynamique du groupe et au bien-être de chacun (évaluable, par exemple, par certains comportements non-verbaux). Pour ce faire, « [i]déalement, il doit avoir une main de fer dans un gant de velours » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 61).

Selon la méthode, l'encadrement du travail nécessite également la présence d'au moins un autre chercheur, le rapporteur, qui est envisagé comme « la mémoire du groupe » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 62) et qui est chargé de prendre des notes de manière systématisée.

Ensemble, ils accompagnent le groupe de participants. La composition du groupe est le plus souvent diversifiée, certainement lorsqu'il s'agit d'étudier une question d'action publique impliquant des rapports entre plusieurs catégories professionnelles. L'enjeu est alors d'éviter une sur- ou sous-représentation susceptible de déséquilibrer l'analyse (Van Campenhoudt et collab., 2009). La MAG peut toutefois aussi être mise en œuvre avec un groupe plus homogène sur le plan professionnel et permet alors d'étudier l'expérience d'un métier particulier « dans toute sa complexité et ses tensions » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 99). Dans ce cas de figure, l'enjeu est de veiller à une hétérogénéité interne au groupe.

Le séminaire de Lisbonne répondait à ce second cas de figure. En effet, douze criminologues ont pris place autour de la table, pour traiter des tensions et conflits rencontrés dans leur métier. Si ce métier constituait un trait commun au sein du groupe, les parcours des uns et des autres étaient néanmoins diversifiés : l'âge et avec lui le statut et l'ancienneté dans le métier variaient, les objets de recherche étaient également différents, de même que les appartenances institutionnelles et les ancrages géographiques. Certains se connaissaient bien, très bien même, d'autres ne s'étaient jamais vus mais avaient en commun des collègues proches. Certains avaient déjà participé à une MAG, et en avaient même animée, d'autres non. Tous avaient été invités à lire l'article « résumé » de la méthode (Van Campenhoudt et collab., 2009) et avaient reçu un document de présentation du sujet et du programme du séminaire. Durant le séminaire, deux collègues (ensemble ou tour à tour) ont pris la casquette d'animateur en raison de leur expérience dans ce rôle, les autres prenant place autour de la table. Lors de la préparation du séminaire par le comité organisateur, ces deux collègues avaient accepté de se partager « le gant de velours » mais le rôle de rapporteur n'avait pas été attribué spécifiquement à une personne³, chacun étant invité à prendre des notes.

Ensemble, le groupe avait prévu de travailler au sein de l'hôtel où il logeait, dans une salle de séminaire, bénéficiant ainsi des commodités du lieu pour les repas de midi et les pauses café. C'est donc une programmation « intensive » de la

MAG qui avait été retenue⁴, les criminologues travaillant durant trois jours de 9h à 18h/18h30 et passant aussi les moments de temps libres collectivement. Venons-en aux étapes de la MAG en tant que telles.

b. Des étapes de l'analyse en groupe⁵

i. Des récits d'expériences de recherche

Toute analyse en groupe débute par un premier tour de table (sans ordre précis) dit **des propositions de récits** durant lequel chaque participant propose un récit d'expérience vécue liée à la problématique traitée. À ce stade, les participants présentent leur récit en quelques minutes, sous la forme d'une « bande annonce » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 73) reprenant l'essentiel de l'histoire et les enjeux qu'ils y voient. La « bande annonce » s'accompagne d'un titre choisi pour son caractère évocateur afin que chacun s'en souvienne quand vient le moment de choisir les récits sur lesquels le groupe va se concentrer.

En effet, à la suite de cette première étape, les participants sont amenés à choisir conjointement un, deux, voire trois **récits** (suivant le temps disponible). Chaque récit fait alors l'objet d'une narration plus longue et complète. Les autres participants peuvent ensuite demander au narrateur des informations complémentaires utiles à la bonne compréhension de la situation. Il s'agit de **questions dites d'information** : elles se limitent à une demande informative et ne sont en aucun cas des premières interprétations ou des critiques (Van Campenhoudt et collab., 2005, 85).

A Lisbonne, vu le temps imparti, il était prévu que seuls deux récits soient analysés en profondeur. Voici les indications qui avaient été transmises aux participants pour préparer leur proposition de récit, reprenant en substance les caractéristiques d'un « récit d'expérience » d'après la méthode (Van Campenhoudt et collab., 2005, 68 et suiv.) :

- Le récit a une dimension narrative (il ne s'agit pas de faire des considérations en général, mais de raconter une histoire concrète et vécue sur le mode « Il était une fois... »).
- Le narrateur du récit est ou a été impliqué comme protagoniste (parmi d'autres) ou comme témoin direct de l'expérience.
- Le récit est factuel (ce qui s'est passé, le déroulement des divers épisodes...).
- Le récit est échelonné dans le temps (l'action racontée peut se passer sur cinq minutes ou sur plusieurs mois).
- Le récit peut porter sur des situations et des expériences passées ou encore en cours.
- Le récit peut porter sur des expériences qui ont été ressenties comme positives ou comme problématiques, de réussite ou d'échec.

Afin de centrer l'analyse sur les conflits rencontrés par les chercheurs dans leur métier et les réponses qu'ils y apportent, les consignes transmises aux participants proposaient aussi d'envisager le choix des récits sous l'angle de l'« incident critique » tel que défini par C. Leclerc, B. Bourassa et O. Filteau, à savoir :

Un événement qui peut sembler anodin de prime abord, mais qui s'avère marquant pour le sujet et pour les personnes avec lesquelles ce sujet interagit dans son espace professionnel ; cet événement généralement inscrit dans une situation délicate, est perçu comme pouvant changer le cours des choses (Leclerc, Bourassa et Filteau, 2010, 17).

ii. Interprétations

En théorie, chaque récit choisi puis exposé donne lieu à **deux tours de tables d'interprétations** qui se terminent chacun par un temps de réaction de son narrateur. Tour à tour (cette fois, suivant un ordre préétabli), les participants sont invités à donner leurs interprétations de l'expérience relatée. Selon la méthode,

Une interprétation consiste en une tentative de rendre intelligible la situation exposée dans le récit. (...) Une interprétation est une manière de saisir la réalité en faisant ressortir ce qui semble le plus déterminant ou le plus significatif (Van Campenhoudt et collab., 2005, 90).

Il importe que l'interprétation reste dans le registre de la compréhension et de l'explication des événements, pour ne pas verser dans celui du jugement de valeurs ni dans celui de la recommandation. Sans jugement ni solution pratique donc, chacun propose sa lecture du récit, soit sa façon d'envisager la situation ainsi que les enjeux et les questions qu'il y voit. Durant le second tour de table, chaque participant affine sa lecture du récit mais peut également réagir aux interprétations formulées précédemment par d'autres.

L'état d'esprit doit être celui d'une production collective de connaissances, ce qui implique que chacun peut s'inspirer ouvertement des interprétations de ses collègues (Cartuyvels, 2000, 89).

D'après la méthode, il est essentiel que cette phase respecte les temps et les règles établis car :

(...) Ces règles visent à placer les participants sur pied d'égalité morale, à leur permettre de parler sans crainte ni pression et à ne jamais avoir le sentiment de risquer de perdre la face. Le temps du travail en groupe, les éventuels rapports hiérarchiques entre participants dans la vie professionnelle courante sont mis entre parenthèses au bénéfice de cette égalité morale entre eux, sous la conduite de l'animateur (Van Campenhoudt et collab., 2005, 89).

A Lisbonne, cette phase n'a pas reçu d'adaptation particulière, contrairement à celle de l'analyse collective, comme nous allons le voir ci-après.

iii. Analyse collective

Cette phase consiste tout d'abord en l'organisation, pour chaque récit, de toutes les interprétations récoltées au fil des deux tours de table, ceci généralement au moyen des thématiques qui en ressortent et en procédant au repérage **des convergences et des divergences** parmi les interprétations liées à chaque thématique (ou chapeau). Selon L. Van Campenhoudt et ses collègues :

Il y a convergence lorsque deux ou plusieurs interprétations vont dans le même sens, relèvent d'un même type d'explication des phénomènes, se renforcent et se complètent. Il y a divergences lorsque deux interprétations vont dans des sens différents, plus ou moins opposés, relèvent de types d'explication des phénomènes discordants, voire incompatibles les uns avec les autres et se concurrencent plus qu'elles ne se renforcent mutuellement (Van Campenhoudt et collab., 2009, 7).

L'objectif est que toutes les idées émises par les participants se retrouvent dans un tableau structuré où elles sont articulées les unes aux autres, selon une logique faisant ressortir les points d'accord mais aussi de désaccord. En effet, les divergences ne doivent pas être évincées car elles divulguent généralement des nœuds à explorer susceptibles d'enrichir et de complexifier les problématiques à venir.

Il s'agit aussi de redécouvrir des clivages devenus saillants, des alliances inédites, des fronts nouveaux, des grammaires politiques différentes (autour de conceptions antagonistes de la justice, des services publics, du management, ou de la démocratie), voire une suite de désaccords qui, de proche en proche, forment des justifications conflictuelles. Progresser dans une analyse en groupe sans tomber dans un consensualisme toujours suspect du point de vue des rapports de pouvoir suppose que l'on ne cherche pas à mettre le groupe d'accord sur « la bonne interprétation », mais bien sur une formulation contrastée des convergences et surtout des divergences interprétatives » (Van Campenhoudt et collab., 2009, 7).

Le plus généralement, la phase des interprétations se clôture par un moment de retrait (de quelques heures à plusieurs jours, suivant le programme choisi) qui permet à l'équipe de chercheurs de travailler à cette analyse pour revenir la présenter ensuite aux participants qui la questionneront et l'adapteront pour, au final, s'accorder sur un schéma interprétatif permettant « l'accord sur les désaccords » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 99).

À Lisbonne, cette étape de la méthode avait été adaptée. En effet, lors de la préparation du séminaire, le comité d'organisation avait décidé que la phase d'analyse allait être menée collectivement et non uniquement par l'équipe d'animation. Cette option, envisageable selon la méthode, avait été choisie vu la composition originale du groupe de participants - « nous sommes tous chercheurs » -, estimant *a priori* que l'exercice collectif n'en serait que plus productif et qu'il permettrait en outre un gain de temps. Par conséquent, le rôle de rapporteur n'avait pas été attribué spécifiquement à une personne, chacun étant

invité à prendre des notes. Ainsi, après une soirée de relâche, le deuxième et le troisième jour devaient débiter par une matinée consacrée à l'analyse collective, en sous-groupe, des interprétations de chaque récit puis, à la mise en commun de ces analyses avec l'ensemble des participants.

Selon la méthode, à cette étape fait suite celle dite des **hypothèses des chercheurs**, soit des hypothèses nouvelles nourries de connaissances théoriques et de la posture plus distanciée des chercheurs par rapport à la thématique traitée. D'après les concepteurs, cette étape est particulièrement intéressante dans deux situations :

Primo, lorsqu'il apparaît que, pour des raisons institutionnelles ou interpersonnelles, les membres du groupe ne parviennent pas à faire émerger un problème ou un désaccord latent que seules des personnes extérieures (en l'occurrence les chercheurs) peuvent mettre au jour ; *secundo* - et c'est parfois lié - lorsque les participants sont tentés de détourner, le plus souvent de bonne foi, l'analyse en groupe pour justifier de manière consensuelle leurs propres pratiques (Van Campenhoudt et collab., 2009, 8).

Dans la préparation du séminaire, cette étape avait été supprimée, ici aussi au regard de la composition particulière du groupe. Le comité d'organisation avait en effet supposé que le groupe de chercheurs ne manquerait pas de connaissances théoriques et de compétences de distanciation pour nourrir l'analyse antérieure des convergences et divergences, de même que l'étape suivante visant la formulation de **nouvelles problématiques**. Durant cette dernière étape, les participants sont habituellement amenés à réfléchir sur la problématique qui les a au départ rassemblés pour en formuler de nouvelles. En effet, au fil des interprétations et de leur analyse, ils s'approprient la matière, la complexifient, la dissèquent, la réorientent et la reformulent (Van Campenhoudt et collab., 2009).

iv. Perspectives pratiques et évaluation

Selon la méthode, la reproblématisation aide à discuter et formuler des **perspectives pratiques** dans un esprit de « coopération conflictuelle » permettant aux avis divergents de s'exprimer. Par ailleurs,

On attend que ces perspectives pratiques prennent appui sur les analyses, ce qui leur permet d'être moins naïves - dans le genre « *Il suffirait que...* », « *Si chacun faisait un effort* » -, de prendre la mesure des rapports de force et de la complexité des processus de changement (Van Campenhoudt et collab., 2009, 8).

Enfin, chaque analyse en groupe se termine par un temps d'**évaluation** où les participants sont invités à partager leur ressenti, ceci au regard de la méthode et de ses étapes mais aussi de la dynamique de groupe ou de la place prise ou permise en son sein. En effet, l'évaluation est aussi l'occasion de clarifier certains points de méthode et surtout de prendre conscience de la manière dont les interprétations et

analyses sont éventuellement affectées par les conditions de travail et la dynamique du groupe. Cette étape permet l'expression ouverte autour de certains éléments du processus vécus comme positifs ou plus difficiles, ceci souvent dans un relatif équilibre. À Lisbonne, les ressentis furent aussi variés mais les chercheurs n'ont pas attendu l'étape de l'évaluation finale pour les exprimer...

2. EN PRATIQUE : TROIS JOURS D'EXPÉRIENCES INTENSES

Ce second point vise à entrer plus en avant dans le déroulement concret de la MAG de Lisbonne en la décrivant et en l'analysant au regard du vécu exprimé par les chercheurs qui y ont participé. Nous verrons tout d'abord que, si travailler collectivement au départ des expériences personnelles a soulevé un grand enthousiasme parmi ces chercheurs (participants et animateurs), ces derniers ont aussi été surpris par le dévoilement de soi que requiert la MAG, ouvrant à une prise de conscience empathique quant à la place réservée aux participants dans ce type de dispositif (a). Nous verrons ensuite que ces ressentis ont également donné lieu à différentes réactions, les chercheurs « défiant » la méthode à plus d'un titre (b).

a. Travailler collectivement au départ du vécu des chercheurs : une première !

Dès la proposition avancée par le comité d'organisation, les chercheurs « maltais » étaient enthousiastes à l'idée de travailler sur les troubles qu'ils rencontrent dans leur métier. En effet, pour la plupart d'entre eux, l'occasion d'échanger et de réfléchir collectivement à ce sujet est rare dans leurs milieux institutionnels⁶. La réflexivité n'en est pas moins cruciale à leurs yeux mais, dans leurs pratiques de recherche, elle s'insère souvent dans une démarche plus solitaire. Certes, celle-ci implique aussi la recherche d'échanges, d'éclairages ou de conseils auprès de collègues mais cela se concrétise, pour beaucoup, dans des échanges interindividuels avec certains d'entre eux ou d'autres personnes-ressources par exemple, et à quelques moments spécifiques des processus personnels de recherche ou autour de certains moments plus délicats. Prendre le temps de réfléchir et d'analyser leurs expériences dans un cadre collectif, à la fois extérieur en étant éloignés géographiquement de leurs institutions, mais aussi proche en étant entourés de collègues bienveillants, soulevait beaucoup d'attentes.

Dès lors, chacun avait déjà consciencieusement réfléchi au récit qu'il souhaitait proposer et, lors de la première étape, les propositions se sont enchaînées sans que personne ne témoigne vraiment d'hésitation à se lancer. D'entrée de jeu, pour de nombreux participants, les propositions ont impliqué une part de dévoilement de soi. Par exemple, en parlant de conflits qui s'introduisent du terrain de recherche à la sphère privée :

J'ai aussi ce type de conflit [conflit rencontré sur le terrain] mais dans mon environnement plus social : ma famille, mes amis et donc voilà, je me sens confrontée à une chaîne de conflits en fait.

En révélant des situations gênantes où l'on s'est senti pris au piège :

J'ai eu le sentiment d'arriver en plein milieu d'un guet-apens.

Donc j'avais l'impression que le mec, il avait complètement cassé mon entrée sur le terrain et j'étais là, mais merde, comment rattraper, qu'est-ce que je dois faire maintenant pour rattraper la sauce ?

En partageant des questionnements très personnels par rapport à ses propres compétences en tant que jeune chercheur ou chercheur plus chevronné :

Je pense que ça m'a renvoyée aussi à mon manque d'expérience, au fait d'être débutante.

Dans ce conflit, il y a le fait de ne pas savoir cacher l'irritation que ça peut apporter de me prendre pour une jeune chercheuse ou une étudiante.

En confiant des ressentis forts ou des émotions encore très présentes :

J'avais déjà beaucoup de difficultés et des envies de meurtre.

J'en profite un peu pour me vider le cœur parce que c'est resté comme une expérience traumatique encore actuellement puisque je ne m'en défais pas ; je me sens extrêmement mal par rapport à ça et je continue à être dans ce conflit-là.

Pour préserver un tel dévoilement de soi, un principe de confidentialité⁷ avait été engagé, comme dans la plupart des analyses en groupe, dès le début du séminaire et répété au fil du processus par les responsables de l'animation :

Tout ce qui se dit ici reste ici et donc tu peux nous faire confiance.

S'y ajoutait l'idée d'un « entre nous » qui se voulait bienveillant et rassurant :

Je pense que l'important, c'est de se sentir à l'aise, on est entre nous, on est contents de se voir, on a envie d'échanger.

Le dévoilement s'est poursuivi durant la narration des récits, révélant des émotions insoupçonnées. Ainsi, une des personnes dont le récit a été retenu a expliqué qu'elle s'est rendue compte de la difficulté de l'exercice, tant le fait de devoir partager une expérience personnelle confrontante « devant tout le monde, ça te bouleverse en fait ». Le registre émotionnel est revenu à plusieurs reprises dans les témoignages des participants, éveillant pour plusieurs un sentiment d'empathie à l'égard des participants « traditionnels » d'une MAG. Dans l'extrait suivant, une participante explique qu'écouter le récit d'un collègue lui a fait prendre conscience du rôle difficile qu'endosse le narrateur dans une MAG :

Moi, c'était juste pour dire je suis super contente de faire cette analyse en groupe de cette manière-là parce que je l'avais déjà fait avec des acteurs de terrain, et j'étais dans le tour de table mais comme chercheur, et je pense que je n'avais pas beaucoup d'empathie avec celui dont on avait choisi le récit parce que voilà, mais j'ai beaucoup d'empathie avec toi. Souvent, je me suis dit : « (...) j'aurais jamais pu tenir ton rôle ». Je sais que demain, il

y en aura un autre mais je tenais à le dire parce que, (...) comme chercheur, je me dis demain si je devais refaire une analyse en groupe avec des acteurs de terrain, je pense que je serai beaucoup plus vigilante avec celui dont le récit a été choisi. Parce que c'est chaud quoi, comme exercice.

Au fil du processus, la prise de conscience et les questionnements à l'égard de la place donnée aux participants d'une analyse en groupe, et plus globalement dans la recherche qualitative, sont souvent revenus dans les échanges (ce sont d'ailleurs ces questionnements qui sont à l'origine de l'envie d'écrire le présent chapitre et nous les analyserons plus en profondeur dans le point suivant). Ceci au regard de la difficulté, pour les narrateurs, de « se mettre à nu ». Mais aussi au vu des nombreux autres ressentis qu'ont fait émerger les étapes de l'expérience, comme le montre déjà ce témoignage pointant la frustration susceptible d'être engendrée à l'égard des règles de prise de parole :

On a tendance à vendre cette méthode en disant aux acteurs, vous voyez c'est une chouette méthode, vous êtes coproducteurs etc. Et en fait, quand tu te mets à leur place, tu te dis : « En fait c'est chaud quand même ». Et en fait, ils sont un peu malmenés aussi, 'fin, c'est pas évident de se mettre à nu et en plus, nous, on se connaît ici. D'habitude, c'est des groupes hétérogènes avec des gens qui ne se connaissent pas spécialement, avec des chercheurs qui vont les animer et les frustrer en donnant la parole etc. (...) donc waw !

Le groupe réuni à Lisbonne se caractérisait par son homogénéité professionnelle⁸ ainsi qu'une certaine proximité, envisagée, dès la préparation, comme un postulat de confiance. Nous venons de le voir, ces éléments semblent avoir joué dans la possibilité de se dévoiler, d'un côté, et de ressentir une grande empathie, de l'autre. Mais certains participants se sont demandé s'ils n'auraient pas également entraîné une certaine retenue dans les prises de parole, voire s'ils n'avaient pas empêché de traiter librement des difficultés et des conflits ayant par ailleurs traversé à certains égards les participants durant ces trois jours :

J'ai cette impression qu'on n'a pas traité de nos propres conflits. Qu'il n'y a pas eu d'espace où on a pu dire « Là ça me fait vraiment chier », « Là, je trouve que ça ne va pas »... de pouvoir s'engueuler, de pouvoir se confronter, trouver des solutions. C'est une question de temps.

Ce qui n'est pas une moindre contradiction pour des chercheurs qui se donnaient l'objectif de travailler sur les troubles qu'ils rencontrent dans leur métier...

b. Un « gang » de chercheurs défie la méthode

La MAG mise sur un principe de « coopération conflictuelle ». Clairement, pour les concepteurs de la méthode, le conflit fait partie intégrante du processus et c'est dans les divergences des points de vue que le « jus » se situe :

Là où il y a divergence, il y a quelque chose d'intéressant à creuser, un nœud à analyser, une piste pour une problématique, du 'jus' pour les neurones des membres du groupe, acteurs autant que chercheurs (Van Campenhoudt et collab., 2005, 101).

Toutefois, pour permettre à l'énergie du conflit d'opérer dans une optique de construction collective, la méthode table aussi, comme vu précédemment, sur une procédure bien réglée permettant à chacun de s'exprimer dans le respect et l'écoute. Les concepteurs de la méthode ne nous vendent pas pour autant « un chat dans un sac » : la procédure peut être difficile à mettre en œuvre suivant les personnalités et les positionnements professionnels des participants. Aussi, pour aboutir à la mise sur pied d'égalité, outre les étapes et ordres de prise de parole, la méthode nécessite la présence et la vigilance d'un animateur capable, par exemple, de :

Faire régner un sentiment de justice, savoir écouter, permettre à chacun d'être participant à part entière, être sensible aux phénomènes de psychologie de groupe (Van Campenhoudt et collab., 2005, 61).

En progressant dans les étapes de l'analyse, les participants de Lisbonne ont été confrontés aux effets diamétralement opposés suscités par la méthode, poursuivant d'un côté, l'enthousiasme du partage d'expériences vécues dans le métier de chercheur, comme en témoigne cet extrait :

Je suis assez sidérée, je trouve vraiment cette magie du groupe absolument incroyable. (...) Je pense qu'il y a eu beaucoup de partages, d'échanges et ça fait résonner aussi beaucoup de choses qu'on vit. (...) Et je voulais juste vous dire en passant que je vous trouve formidables et que je vous remercie parce que ça me fait un bien mais démentiel !

Mais d'un autre côté, différents participants ont aussi été surpris par les ressentis difficiles induits par la rigueur de certaines étapes ou l'enchaînement de celles-ci avec d'autres moments de paroles plus libres. Par exemple, à l'issue de la phase d'interprétations du premier récit (phase qui avait été d'entrée de jeu questionnée quant aux consignes transmises à ce sujet), plusieurs sont revenus sur la frustration ressentie face à l'obligation de devoir attendre leur tour pour prendre la parole et réagir. « Rester en retrait de l'émotion et de la parole immédiate » s'est avéré difficile parce que cela suppose aussi de renoncer à certaines pensées. De même, il s'agit également d'attendre à nouveau son tour pour préciser sa réflexion alors qu'on croit :

Ne pas avoir été bien comprise dans son interprétation. (...) Et donc j'ai eu peur que tu ne comprennes pas et alors c'est horrible parce que je devais encore attendre le deuxième tour !

Par ailleurs, devoir prendre la parole le moment venu peut s'avérer tout aussi perturbant :

Effectivement quand on refera ça avec des acteurs, bah voilà, c'est un peu d'humilité, enfin je me dis parfois je leur demande de réagir du tac-au-tac comme ça immédiatement, mais c'est vraiment pas évident de structurer ses pensées dans l'immédiat et on se sent toujours un peu brouillon, c'est désagréable de se sentir brouillon, je ne suis pas très à l'aise avec ça.

Ces ressentis surprenants se sont démultipliés lors de la phase d'analyse collective des convergences et divergences relative aux interprétations du premier récit. Des sentiments de dépossession, d'étouffement, d'épuisement ont été exprimés, amenant l'ensemble des participants, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, à questionner le « cœur de leur métier », leurs pratiques d'analyse. Mais, dans la discussion éprouvée à chaud, c'est aussi la méthode elle-même qui a été questionnée, certains participants contestant la poursuite du programme, jusqu'à parfois proposer son abandon.

Face au groupe tantôt épuisé, tantôt revendicateur, le « gant de fer dans une main de velours » des deux responsables de l'animation a été rapidement mis à l'épreuve. Ces derniers se sont aussi étonnés de certaines de leurs réactions, l'un venant prêter main forte à l'autre dans la distribution de la parole ou l'autre reprenant les rennes de celle-ci, adaptant presque instinctivement les rôles qu'ils s'étaient fixés, au risque de se marcher sur les pieds et de brouiller leurs responsabilités respectives pour le groupe, comme le pointe cette interpellation :

Je me fais violence moi pour ne pas prendre la parole tout le temps, je pense que j'y arrive bien mais du coup, je vis moins bien des prises de parole plus sauvages, je vous dis sincèrement, donc est-ce qu'il faut lever la main, est-ce que c'est toi qui la donne, ou si c'est [X] qui anime, est-ce que c'est [X] qui la donne ?

Par souci d'adaptation, les responsables de l'animation ont également choisi de proposer (ou d'accepter la demande) des moments de discussions libres, non prévus dans le programme initial, permettant à chacun de partager ses ressentis ainsi que de faire le point et de s'accorder ensemble sur la suite des étapes :

Ce que je proposerais, mais après c'est vraiment à voir, c'est qu'on débriefer maintenant sur comment ça s'est passé et qu'on recommence après le dîner avec les présentations respectives, en une demi-heure chacune mais l'idée étant aussi peut-être, je ne suis pas sûre vu l'exercice qui a été fait en petit sous-groupes, est-ce que c'est une bonne idée d'essayer de remettre en commun, encore, tous ensemble ?

Ces moments de débriefing improvisés sont apparus comme autant de soupapes bien utiles, permettant à chacun et au groupe de reprendre sa respiration dans les moments tendus. Mais, à l'analyse distanciée, ils témoignent aussi, à notre sens, de la particularité du groupe réuni à Lisbonne et des aménagements de la méthode induits par celle-ci. En effet, si le principe accordé « Nous sommes tous

chercheurs et on est entre nous » a pu être envisagé comme un gage de confiance et de bienveillance, l'idée que la méthode proposée n'était pas cadenassée lui était également intrinsèquement liée. Chaque participant a dès lors pris, quasiment naturellement, une double casquette en intervenant comme un participant classique sur le contenu travaillé durant les trois jours mais aussi comme un chercheur réfléchissant à une méthode, ses règles, ses qualités et ses difficultés. C'est ainsi que, même si les règles et les étapes de la méthode avaient été explicitées et étaient connues de tous, des temps de discussion se sont imposés, révélant des contenus spontanés mais aussi inattendus au regard de la méthode.

En outre, les « meneurs du jeu » ne se sont pas, semble-t-il, positionnés comme dans une analyse en groupe classique. En effet, les deux responsables de l'animation faisaient partie intégrante du « gang de chercheurs maltais » et étaient imprégnés des relations qu'ils entretiennent en dehors. Dans la proximité, ils ont opté pour une posture marquée par la recherche de compromis avec leurs collègues, en équilibre - instable - entre le rappel de la méthode et le ménagement de chacun. Par exemple, en étudiant le verbatim *a posteriori*, on peut voir qu'ils leur ont demandé d'entrée de jeu « de l'indulgence » pour l'animation qu'ils ne maîtriseraient peut-être pas de manière optimale, puis ont cherché l'accord collectif tant sur la poursuite du programme que sur leur propre rôle :

Vous êtes d'accord que l'animateur va devoir être beaucoup plus, à décider, et faire arrêter les questions en succession parce qu'en fait la difficulté c'est qu'une question en amène une autre ?

Les deux responsables de l'animation ont ainsi pleinement participé aux aménagements de la méthode, diluant le fer et le velours au sein du groupe.

Toutefois, dans la dynamique collective, des distinctions de positionnements se sont malgré tout données à voir, en ne se départageant pas uniquement entre animateurs et participants, mais en suivant aussi un sentiment de responsabilité (ou non) quant à la poursuite du programme jusqu'à son terme et, au-delà des trois jours, quant à la production d'un résultat scientifique concret. Ainsi, certains participants se sont joints aux animateurs pour défendre la poursuite de la méthode, tout en privilégiant sa mise en réflexion, « face » à d'autres demandant la révision ou l'abandon du programme. De même, divisant les membres du comité d'organisation eux-mêmes, les positionnements ont différé quant aux suites à envisager à l'issue de la rencontre de Lisbonne. Pour certains, il s'agissait de favoriser le processus expérimenté dans un « entre soi » déjà très productif dont la confidentialité devait primer. D'autres ont défendu l'importance d'une production publique fondée tantôt sur une sorte de devoir éthique d'externalisation des savoirs en tant que scientifiques, tantôt sur un devoir très concret de « juste retour » à l'égard des institutions et organismes subsidiaires. Ces débats se sont poursuivis à l'issue de la rencontre de Lisbonne, donnant lieu à différentes nouvelles rencontres au terme desquelles le projet d'ouvrage collectif a été décidé. Cela aura pris du temps et engendré de nouvelles tensions... Mais, tant à Lisbonne

que par la suite, la magie de la méthode, certes aménagée dans la proximité, semble avoir opéré : suivant le principe-clé de coopération conflictuelle, un consensus est né sans que personne ne « se tire la couverture » ou ne se positionne « en mandarin ». Ce qui correspond bien à la philosophie recherchée entre « maltais », comme le souligne cette participante :

Par rapport au processus Malte, depuis le début, ce qui m'a toujours plu, c'est l'absence de mandarin, toi qui utilises le terme de mandarin XXX, quelqu'un qui va te réexpliquer en te donnant son point de vue très théorique. Ici on rentre dans le truc, on rentre dans le jeu depuis le début de Malte, et j'apprécie vraiment ça, et j'en ai toujours aimé la dynamique et je ne suis pas sûre que ce serait toujours possible.

3. DES ENSEIGNEMENTS DU TROUBLE : QUANT AU SOIN À APPORTER AUX ENQUÊTÉS

À l'issue de l'expérience de Lisbonne, le constat, bien que nuancé, est évident sur un point : les chercheurs se sont sentis malmenés par la méthode. Les différentes sources d'inconfort, voire de malaise évoqués (cf. *supra*), nous invitent donc à reconsidérer les avantages attribués à la méthode. Non pas que ces avantages soient inexistantes et que nous aurions été trompés, car les concepteurs de la méthode avertissent des difficultés que celle-ci peut rencontrer dans sa mise en œuvre selon les personnalités et les positionnements professionnels des participants, par exemple. Il est davantage question de faire état ici de la méconnaissance des chercheurs à l'égard des conditions d'engagement dans un processus de recherche en tant qu'enquêté. « Que leur fait-on faire ? », voilà précisément la question qui a progressivement taraudé le groupe des chercheurs réunis à Lisbonne en expérimentant cette place d'enquêté. À quoi soumettons-nous les acteurs qui acceptent de participer à une MAG ou, plus largement, à des dispositifs d'enquête similaires ?

Interpellées par l'effort qu'il a fallu au groupe pour mener le processus à terme, nous nous sommes demandé comment, à l'avenir, nous mobiliserions cette méthode. Pour ce troisième point, nous avons souhaité réfléchir à la manière de réduire les aspérités ou la part d'inconfort qui pèsent, au vu de notre expérience, sur les participants. Dans notre quotidien de chercheur, nous préoccuons-nous réellement du point de vue des interlocuteurs que nous évoquons à Lisbonne comme les « victimes » de nos méthodes professionnelles ? Quel soin sommes-nous invitées à apporter aux prochains acteurs qui accepteront de participer à nos dispositifs d'enquête ?

a. Neutraliser l'impatience, l'inconfort et la frustration des participants

Premièrement, il nous semble intéressant de relativiser la capacité du protocole précis de la MAG à neutraliser l'impatience, l'inconfort et la frustration des participants.

Si l'idée d'un temps de parole équitable peut être rassurante pour qui est désireux de contribuer aux échanges, attendre « son temps de parole » s'est avéré être une épreuve parfois douloureuse pour certains. Le principe du tour de table est un moment de confrontation entre l'individu et le groupe. Pour que cette étape se déroule positivement, chaque participant doit se satisfaire de la participation des autres et non uniquement de la sienne, ce qui n'est pas nécessairement la tendance première. Cette étape révèle à chaque participant sa capacité à « miser sur le groupe », c'est-à-dire à se considérer en quelque sorte non nécessairement indispensable à chaque moment du processus. Or, cette dimension de l'expérience a été inattendue pour la plupart des chercheurs qui, au quotidien, ont un rôle central et indispensable dans les analyses qu'ils produisent le plus souvent individuellement. Ceci témoigne donc sans doute de l'absence d'expériences collectives similaires dans le chef de certains participants mais également de l'absence de consignes ou de points de vigilance dans la méthode sur cette dimension de la participation à une MAG. Sans pour autant inquiéter les futurs participants, il nous semblerait important à l'avenir d'attirer leur attention sur cette dialectique groupe-individu qui entre en jeu dans le processus, tout en précisant que la primauté accordée au premier ne repose pas sur une sous-estime du second.

b. Être conscient du contexte plus large des rapports de pouvoir entre les participants

Deuxièmement, nous avons mesuré à quel point il est difficile de réunir des conditions susceptibles d'affranchir les participants à une MAG de ce qui définit les rapports sociaux qu'ils entretiennent dans le cadre de leurs relations quotidiennes, professionnelles ou personnelles, avec les autres participants (rapports de pouvoir symbolique entre promoteurs et doctorants ; diversité de statut administratif entre employés précaires et nommés à titre définitif ; variation d'ancienneté professionnelle entre chercheurs jeunes, expérimentés et chevronnés ; variété de la qualité des liens entre ceux qui ne se connaissent pas, entre les collègues d'un même service, entre les amis, au sein d'un couple, etc.).

C'est pourtant bien à l'aune de ces considérations qu'il nous a fallu apprécier la « pleine expression » des participants à une MAG et des prises de parole qui se rapprochaient parfois de « prises de pouvoir » (Van Campenhoudt et collab., 2009, 11 et 10). Les concepteurs de la méthode nous avaient pourtant prévenus :

Il ne faut pas voir dans ces règles la persistance de la conviction socialisatrice de la première modernité selon laquelle 'c'est la discipline qui libère', mais plutôt l'exigence contemporaine d'établir les conditions procédurales d'une communication la moins déformée possible (Van Campenhoudt et collab., 2009, 10).

La régulation des prises de parole et des espaces de parole n'a donc pas pour unique enjeu les tensions et les conflits autour de l'interprétation du récit entre les participants. Cette régulation, loin d'être aisée, est également traversée par des

enjeux propres aux rapports sociaux qui précèdent et persisteront au-delà d'une analyse en groupe.

Comme nous l'avons évoqué dans le point précédent, certains participants ont eu le sentiment qu'au cours des échanges, des conflits, entre participants cette fois, n'ont pas été traités. Il nous semble que se pose alors la question de savoir si les conditions étaient réunies pour un tel traitement. Compte tenu de ce qui caractérise les rapports sociaux au sein du groupe, évoqués ci-dessus, certains de ses membres ont peut-être craint de s'exposer à quelques répercussions dérangeantes dont ils auraient ressenti les effets au-delà des trois jours de séminaire, en s'aventurant dans une tentative de résolution de conflits nés pendant le séminaire, indépendamment des troubles étudiés. S'impliquer en marge du corps de l'analyse engageait en effet les participants au-delà du rôle qu'ils jouaient lors de l'analyse en groupe. Il n'était pas possible pour eux de se départir totalement de ce qu'ils sont à titre principal sur le plan professionnel et qui expliquait notamment leur présence à Lisbonne : ils exerçaient telle fonction, au sein de telle institution, éventuellement sous la direction de telle personne.

L'analyse en groupe reproduit la situation réelle d'un acteur par définition relié à d'autres acteurs (puisque c'est leur relation qui les constitue comme tels), interagissant avec lui et en fonction de lui (Van Campenhoutd et collab., 2005, 177).

c. Multiplier les manières d'exposer les consignes

Troisièmement, il nous semble indispensable de multiplier les manières d'expliquer les consignes. En effet, la clarté des celles-ci a certainement été une pierre d'achoppement lors de l'analyse menée à Lisbonne. De façon étonnante, il est apparu que des termes pourtant familiers aux chercheurs semaient le trouble au cours du processus d'analyse. Un même concept ne semblait pas recouvrir la même signification pour chacun, si bien qu'une consigne en apparence simple se révélait difficile à mettre en œuvre, vouant parfois à l'échec l'étape qu'elle devait guider. Au regard des tergiversations autour de la définition d'une consigne (bloquant parfois le travail des participants), nous est apparue la nécessité pour l'animateur de s'outiller de différentes définitions, explications, paraphrases et autres exemples afin de s'assurer que tous les participants s'entendent sur les termes composant les consignes.

d. S'inquiéter des non-dits et des silences des participants

Quatrièmement, ce que les chercheurs se sont autorisés à dire tout au long de la MAG, quitte parfois à interrompre son déroulement, nous invite à nous inquiéter davantage des non-dits et des silences des futurs participants à nos recherches. En effet, l'inconfort, tel que ressenti par les participants à de multiples occasions, a été mis en évidence car, pensons-nous, les participants s'étaient réunis de leur propre initiative, sur la base d'un accord explicite de bienveillance. Au fil des heures de

travail, ils se sont accordés la liberté d'exprimer relativement librement leurs émotions, quitte à interrompre un tour de parole. C'est, en quelque sorte, une indocilité au service de la bonne poursuite des travaux qui a été observée.

En creux, nous y voyons une invitation à nous préoccuper de la docilité dont les participants à une MAG font le plus souvent preuve. Avons-nous déjà entendu un professionnel se plaindre explicitement de la patience qu'il doit démontrer pendant un tour de table ? Par contre, aux dires de collègues qui ont déjà organisé des MAG, des participants peuvent se montrer bavards et embrigader leurs voisins dans des apartés à voix basse alors qu'un tour de table est en cours. Cette indocilité face à la consigne d'attention pour celui qui parle peut témoigner, nous semble-t-il, de l'endurance nécessaire mais difficile à garantir pour respecter scrupuleusement les consignes édictées par la méthode. Telle que prévue par les concepteurs de la MAG, l'étape de l'évaluation, qui consiste à accorder du temps aux participants afin qu'ils s'expriment sur « la manière dont ils ont vécu l'expérience, ce qu'ils en ont retiré et ce qui leur est apparu problématique » (Van Campenhout et collab., 2009, 8), nous semble incontournable au maintien des meilleures conditions du bon déroulement de la MAG.

Par ailleurs, tout ceci doit également nous amener à nous interroger sur nos propres non-dits quand nous mettons en œuvre un dispositif de MAG. Ainsi, nous pensons particulièrement au choix des participants qui, parfois, peut se laisser guider par les qualités ou défauts reconnus aux acteurs telles que, leur capacité à parler ou leur tendance à parler trop, leur capacité à collaborer ou leur tendance à s'imposer... en bref, un choix qui pourrait parfois être limité par notre propre incapacité à « gérer » un acteur au tempérament indocile.

e. Améliorer la confidentialité en s'accordant sur l'anonymisation dès le début du processus

Cinquièmement, la confidentialité des récits s'est révélée être une dimension fondamentale au bon déroulement de la MAG ; elle a été questionnée au regard des suites accordées à la rencontre. En effet, dans l'expérience relatée ici, la production des écrits n'a été entamée qu'après le séminaire, l'enjeu est donc né au moment de la dislocation du groupe, alors que la parole et l'écrit de chacun ne sont plus sous le contrôle immédiat du groupe. La discussion relative à la diffusion des résultats s'est avérée être un temps central de la MAG, quand bien même est-elle intervenue dans les derniers instants de cette expérience.

Ceci nous invite à considérer autrement le souci d'anonymisation auquel nous sommes pourtant déjà attentifs en tant que chercheurs quand, à l'avenir, il sera question de diffuser des résultats de recherches. En effet, notre expérience de MAG met en évidence que si l'anonymisation dans une publication est présentée comme la façon la plus sûre de préserver la confidentialité (Béliard et Eideliman, 2008, 125), elle n'est pas suffisante. La composition du groupe en témoigne : diffuser les récits, quand bien même auraient-ils été anonymisés, allait immanquablement

exposer leur narrateur à la publicité. De fait, il n'est pas nécessaire que des prénoms apparaissent pour qu'une identité soit trahie car la déduction aurait été aisée pour quiconque prendrait connaissance de la liste des participants, des fonctions occupées par chacun dans le groupe et des objets de recherche respectifs. La difficulté d'anonymiser le contenu de la MAG repose sur l'interconnaissance étroite dans le milieu professionnel de la recherche en criminologie. La bienveillance ne caractérise pas spécifiquement les milieux institutionnels dans lesquels évoluent les chercheurs... Ainsi, exposer ses « failles » ou ses « faiblesses » est apparu, pour certains participants, comme un risque sérieux qu'il s'agissait d'éviter pour préserver leur quotidien professionnel : « l'enjeu de l'anonymisation est avant tout de protéger l'enquêté » (Béliard et Eideliman, 2008, 129). Ceci souligne, par ailleurs, à quelles conditions peut s'organiser une analyse collective et dans quelles mesures ce type d'exercice n'est sans doute pas encouragé par le milieu institutionnel. Anonymat et confidentialité ont bien contribué, aussi dans notre MAG, à la construction de la relation d'enquête (Béliard et Eideliman, 2008, 130). Finalement, il n'a donc pas été nécessaire de procéder à d'autres « opérations techniques d'anonymisation » (Zolesio, 2011, 182) que de faire deux choix. *Primo*, ne pas évoquer les récits et articuler les publications autour des résultats de l'analyse collective. *Secundo*, éviter (autant que faire se peut...) toute référence genrée de même que toute référence aux champs de recherche particuliers pour évoquer les participants à la MAG dans les articles qui seront issus de cette expérience collective. À plus long terme, l'expérience invite aussi à dissocier, dans la réflexion et la mise en œuvre de tout dispositif méthodologique, anonymat et confidentialité car si dans les codes éthiques le premier est généralement présenté comme un moyen de garantir la seconde, ils sont pourtant

Deux faces d'un même problème, celui de garantir aux enquêtés une dissociation entre leurs paroles - parfois aussi leurs actes - et leur identité, soit par rapport à ceux qui les connaissent, aux enquêtés ou proches (confidentialité), soit par rapport à la masse anonyme des lecteurs potentiels (anonymat) (Béliard et Eideliman, 2008, 124).

EN CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons tour à tour retracé la méthode telle que nous l'avons adoptée et adaptée, puis telle qu'elle a été éprouvée et ressentie dans le cadre de la MAG portant sur les conflits dans le métier de chercheurs organisée à Lisbonne en juillet 2014. Il nous a ensuite semblé qu'un des intérêts de cette expérience entre chercheurs (participants et animateurs) a été cette occasion de remettre nos pratiques d'enquête en question, avec ce souci d'interroger la place que l'on accorde à l'enquêté. Car, outre la préoccupation de la validité des données et des résultats, conditionnée par la rigueur tant de la mise en œuvre d'un protocole de récolte de données que d'un processus d'analyse, la question du rapport de force entre l'enquêteur et l'enquêté est une autre préoccupation tout aussi centrale pour les chercheurs de la MAG. Si « les méthodes de recherche

habituelles instaurent un clivage entre acteurs et chercheurs » (Van Campenhoudt et collab., 2009, 8), il apparaît aux chercheurs de la MAG que l'amplitude du clivage repose aussi en partie sur la capacité du chercheur à se mettre à la place des acteurs dont il étudie les pratiques. Un des résultats des travaux « maltais » est cette réflexion sur « l'art de faire » une MAG tout en réduisant si possible la fracture entre animateurs et participants. L'expérience de l'inconfort et de l'incertitude permet de souligner que certaines dimensions du protocole peuvent participer à une vulnérabilisation des participants à une MAG et invite à envisager davantage de précautions dans les mobilisations ultérieures de cette méthode.

Dès lors qu'il est question de protocole, il importe de rappeler que la méthode d'analyse en groupe telle qu'enseignée par ses concepteurs a été adaptée à plus d'un titre dans le cadre du séminaire de Lisbonne relaté dans ce chapitre. Au terme de cette analyse réflexive, il s'agit donc aussi de tirer certains enseignements quant à ces adaptations. Pour ce faire, nous nous sommes demandées quels sont les éléments qui retiendraient toute notre attention si l'organisation d'une MAG entre chercheurs venait à se représenter. Tout d'abord, en faisant l'expérience de son absence à Lisbonne, le rôle de « rapporteur » nous apparaît aujourd'hui relativement incontournable dans le déroulement d'une analyse en groupe. Plus discret, ce rôle nous semble réellement complémentaire à celui de l'animateur car, tant par sa posture plus en retrait que la prise de notes systématisée qui lui revient, il a vocation à être la mémoire du travail collectif, ce qui a pu nous faire défaut à Lisbonne tant chacun était « au four et au moulin » : entre participation ou animation et prise de notes, par exemple. Cette mémoire nous apparaît particulièrement précieuse pour la phase d'« analyse des convergences et des divergences ». Pour rappel, nous avions choisi de procéder collectivement à cette phase d'analyse alors que dans de nombreuses MAG plus classiques, l'équipe d'animation se retire pour préparer une première analyse, puis l'expose et la confronte aux participants. Aujourd'hui, nous mesurons très certainement l'intérêt temporel et organisationnel de cette dernière voie. Toutefois, dans le futur, nous n'excluons pas pour autant l'option collective que nous avons suivie à Lisbonne car elle fait davantage écho à nos préoccupations « d'égalisation » des rapports entre chercheurs et participants. Le chapitre suivant⁹ se penche davantage sur cette question : l'analyse en tant que telle cristallise des enjeux d'appropriation, voire de pouvoir dans la production des connaissances. Ceci étant dit, il est certain que nous serions bien plus attentives à l'organisation de cette phase, par exemple en prévoyant un programme séquencé au regard d'objectifs explicites et concrets, ainsi qu'en mobilisant un matériau écrit commun (telles les notes systématisées du rapporteur). Et en cas d'analyse en sous-groupe, nous préconiserions certainement la désignation d'un animateur en vue de faciliter et d'équilibrer les prises de parole, de même que celle d'un rapporteur, mémoire du travail en sous-groupe. Une réflexion relative au temps nécessaire à cette phase centrale de la MAG s'imposerait également. Par ailleurs, au regard de notre expérience menée « dans la proximité » entre participants et animateurs, peut-être serait-il intéressant de faire

appel à une équipe d'animation extérieure ? En fait, pour l'organisation d'une nouvelle MAG entre chercheurs, nous proposerions certainement d'en revenir à une application plus orthodoxe de la méthode... ceci aussi en vue de comparer et d'enrichir les expériences et les questionnements relatifs au cadrage qu'opère une méthode au départ du vécu des participants.

Enfin, ce souci de l'expérience que font les participants à une MAG nous invite encore à questionner plus globalement, sous l'angle de ces mêmes préoccupations, les conditions d'enquêtes inhérentes à d'autres méthodes et, plus particulièrement, ce qu'elles imposent aux enquêtés. Quelles dimensions de nos pratiques professionnelles seraient mises à jour si nous, chercheurs en criminologie, étions le public-cible d'une immersion opérée par un scientifique d'une autre discipline ? Certes, maints ouvrages de méthodologie préviennent d'une série de biais et délivrent des conseils aux chercheurs. Mais faire l'expérience de ces autres méthodes en tant qu'enquêtés apporterait, sans doute, encore davantage de connaissances sur leurs limites et leurs forces. Ceci, tout en dévoilant, par ailleurs, le *continuum* entre manipulation et transparence dans lequel le chercheur agit quand, face aux acteurs qu'il étudie, il lui faut aborder la question des objectifs qu'il poursuit et décrire les moyens pour y arriver. De notre point de vue, ceci relève de ce que L. Van Campenhoudt et ses collaborateurs (2005, 178) nomment le « contrat moral passé entre les participants et les chercheurs ». Et s'il se poursuit au-delà de l'analyse, comme la question de l'anonymisation le suggère, il apparaît judicieux de bien y réfléchir avant la rencontre elle-même, quand le chercheur prépare méthode et outils, quand le chercheur définit la position qu'il occupera ou qu'il refusera d'occuper parmi les acteurs dont il étudie les pratiques. Mais le chercheur peut-il tout prévoir ? Que représente ce « contrat moral » ? Comment est-il susceptible d'évoluer ? Etc. Un approfondissement de ces questionnements passionnants est proposé dans d'autres contributions à cet ouvrage.

Références

- BÉLIARD A. et J.-S. EIDELIMAN (2008). Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique, dans Fassin D. et A. Bensa (Eds.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris : La Découverte, 123-141.
- CARTUYVELS Y. (2000). *Justice des mineurs et sanctions alternatives. À propos des Prestations éducatives et philanthropiques pour des mineurs auteurs d'abus sexuel*, Liège - Paris : Éditions Jeunesse et droit.
- CHAO M., MONINI C., MUNCK S., THOMAS S., ROCHOT J. et C. VAN DE VELDE (2015). Les expériences de la solitude en doctorat. Fondements et inégalités, *Socio-logos*, 10, consulté en ligne à <http://socio-logos.revues.org/2929> le 20 février 2017.
- JASPART A., SMEETS S., STRIMELLE V. et F. VANHAMME (Ed.) (2014). *Justice ! Des mondes et des visions*, Montréal : Érudit, Coll. Livres et Actes, consultable en ligne à <https://retro.erudit.org/livre/justice/2014/index.htm>.

- LECLERC Ch., BOURASSA B. et O. FILTEAU (2010). Utilisation de la méthode des incidents critiques dans une perspective d'explication, d'analyse critique et de transformation des pratiques professionnelles, *Éducation et francophonie*, 38(1)-printemps, 11-32 consulté en ligne à http://www.acef.ca/c/revue/pdf/EF-38-1-011_LECLERC.pdf le 20 juin 2014.
- LOUBET DEL BAYLE J.-L. (2000). *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, Paris - Montréal : L'Harmattan.
- MERCIER M. (1981). Comprendre et expliquer des conduites de jeunes adolescents marginalisés, par l'interprétation d'observations au sein d'un groupe d'analyse, dans Annet J.-M. et L. Van Campenhoudt, *Animation en milieu populaire ? Vers une approche pluridisciplinaire de la marginalité*, Bruxelles : Fédération des maisons de jeunes en milieu populaire, 48-52.
- MERCIER M. et A. DE MUELENAERE (2007). La méthode d'analyse en groupe : Application à la problématique de la mise à l'emploi des personnes fragilisées, *Recherches Qualitatives*, Hors Série, 3, 140-155, Actes du colloque « Bilan et perspectives de la recherche qualitative », consulté en ligne à http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v3/MercierFINAL2.pdf le 20 février 2017.
- RÉSEAU MAG asbl (s.d.), consulté en ligne à <http://www.reseaumag.be/> le 20 février 2017.
- VAN CAMPENHOUDT L., CHAUMONT J.-M. et A. FRANSSSEN (2005). *La Méthode d'analyse en groupe. Applications aux phénomènes sociaux*, Paris : Dunod, 2005.
- VAN CAMPENHOUDT L., FRANSSSEN A. et F. CANTELLI (2009). La méthode d'analyse en groupe, *SociologieS*, consulté en ligne à <http://sociologies.revues.org/2968> le 2 juillet 2013.
- VANHAMME F. (Ed.) (2011). *Justice ! Entre pénalité et socialité vindicatoire*. Montréal : Érudit, Coll. Livres et Actes, consultable en ligne à <https://retro.erudit.org/livre/justice/2011/index.htm>.
- ZAKI L. (2006). L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités, *Genèses* 2006, 4(65), 112-125.
- ZOLESIO E. (2011). Anonymiser les enquêtés, Quoi de neuf dans le salariat ?, *Revue i Interrogations ?*, 12, consulté en ligne à <http://www.revue-interrogations.org/Anonymiser-les-enquetes> le 30 août 2016.

Notes

¹ Précisons qu'en tant qu'auteurs de l'article, nous avons aussi pris activement part à l'expérience collective concernée (en tant que participante ou animatrice). Toutefois, les propos présentés ici sont liés à notre analyse du *verbatim* (transcription des propos tenus au cours des trois jours) et de nos souvenirs respectifs. Ils n'engagent dès lors que nous. Au fil de l'article, la mobilisation du « nous » comme sujet renverra à notre positionnement en tant qu'« analystes » et auteurs. L'utilisation de la troisième personne du pluriel ou des « chercheurs » renverra davantage au déroulement de l'analyse en groupe, mettant en scène tant nos collègues que nous-mêmes autour de la table.

² Les anglicismes sont généralement mis au masculin en Europe francophone et au féminin au Canada francophone. Nous faisons le choix du masculin dans la présente contribution.

³ Nous reviendrons dans le point suivant (b. *Des étapes de l'analyse en groupe*) sur les raisons de cette absence.

⁴ Pour chaque analyse en groupe, il faut compter un minimum de deux, voire trois ou quatre, analyses partielles de récits et chacune de celles-ci prend au minimum une bonne journée de travail. L'organisation d'une analyse en groupe implique dès lors plusieurs séances de travail dont l'agenda doit être fixé en prenant en compte les disponibilités des différents participants. La plupart des analyses sont ainsi séquencées en plusieurs journées, voire demi-journées, échelonnées dans le temps. D'après L. Van Campenhoudt et ses collègues (2005, 61), « il est souhaitable de ne pas trop espacer les séances de

travail et d’y consacrer des journées entières, voire deux journées d’affilée, chaque fois que possible ». D’un autre côté, « il peut être souhaitable d’espacer un minimum les journées et les séances de travail pour prendre du recul (...) » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 61).

⁵ Les différentes étapes sont reprises dans le tableau en [annexe](#).

⁶ Voir aussi à ce sujet, par exemple : Chao et collab., 2015 ; Zaki, 2006.

⁷ Outre le fonctionnement en « huis-clos » et l’assurance mutuelle que se sont accordée les participants de ne pas partager hors de ce groupe ce qui s’y serait dit, ce principe de confidentialité s’est prolongé à travers un effort d’anonymisation systématique que nous aborderons plus loin. Bien que répondant avant tout au souci des participants de s’assurer un cadre de travail « sécurisé », ce principe de confidentialité fait écho aux principes éthiques auxquels les participants ont recours dans leur pratique quotidienne, à savoir assurer aux enquêtés que les données recueillies lors du processus de recherche ne pourront être reliées à leurs caractéristiques personnelles.

⁸ Voir toutefois à ce sujet dans cet ouvrage : C. De Man, A. Lemonne, C. Nagels, V. Strimelle et F. Vanhamme, Chapitre V. Criminologie critique en action.

⁹ Voyez dans cet ouvrage : C. De Man, A. Jaspert et A. Jonckheere, Chapitre II. Enjeux et apports de l’analyse collective dans le travail de recherche.

Annexe : Tableau des phases et étapes d’une analyse en groupe

PREMIÈRE PHASE : LE RÉCIT	
1 ^{RE} ÉTAPE	Propositions de récits
2 ^E ÉTAPE	Choix des récits analysés
3 ^E ÉTAPE	Narration
4 ^E ÉTAPE	Enjeux vus par le narrateur ou la narratrice
5 ^E ÉTAPE	Questions d’information
DEUXIÈME PHASE : LES INTERPRÉTATIONS	
6 ^E ÉTAPE	Premier tour de table
7 ^E ÉTAPE	Réactions du narrateur ou de la narratrice
8 ^E ÉTAPE	Réécoute du récit (facultatif)
9 ^E ÉTAPE	Deuxième tour de table
10 ^E ÉTAPE	Réactions du narrateur ou de la narratrice
TROISIÈME PHASE : L’ANALYSE	
11 ^E ÉTAPE	Convergences et divergences
12 ^E ÉTAPE	Apports théoriques
13 ^E ÉTAPE	Hypothèses des chercheurs et nouvelles problématiques
QUATRIÈME PHASE : LES PERSPECTIVES PRATIQUES ET L’ÉVALUATION	
14 ^E ÉTAPE	Perspectives pratiques
15 ^E ÉTAPE	Évaluation

Source : VAN CAMPENHOUDT et collab. (2009).